Danielle Sangster, *née Marie Berthe Cécile Danielle Mayer*



Mes jeunes années

Je suis la plus jeune de quatre enfants. De l'extérieur, nous avions l'apparence d'une famille aimante des années 1950. Mais derrière cette façade se cachaient beaucoup de secrets. Malgré tout, je garde de bons souvenirs de mon enfance. J'ai toutefois grandi dans un milieu où je n'avais pas le droit d'exprimer mes émotions.

Mes parents étaient catholiques et très stricts. Je ne me souviens pas qu'ils aient été particulièrement affectueux ou qu'ils m'aient démontré leur amour par de petits gestes, comme aller marcher avec moi ou me tenir la main. Ils faisaient probablement de leur mieux avec les connaissances et les moyens qu'ils avaient à l'époque. Je ne me souviens pas non plus d'avoir été prise au sérieux. Ma vie était contrôlée à tous les niveaux et je vivais dans la peur d'une religion très stricte. Je me sentais comme une étrangère au sein de ma propre famille.

Ma mère n'a pas eu une enfance ordinaire. Sa mère lui a donné naissance alors qu'elle n'avait que 15 ou 16 ans. Elle a ensuite été élevée dans un couvent catholique. Devenue mère à son tour, elle était très contrôlante et se préoccupait constamment de ce que les voisins pouvaient penser. Mon frère, mes deux sœurs et moi n'étions pas encouragés à communiquer entre nous. Je me souviens également de nombreuses disputes et de beaucoup de cris.

À un moment de mon enfance, mon père a souffert d'une grave dépression nerveuse qui a nécessité des traitements par électrochocs. Notre famille était dysfonctionnelle. Durant mon enfance, mon père me semblait toujours en colère et me parlait très peu.

Mes années du secondaire

Ma famille habitait sur la rue Abbey, à Ottawa. Je ne me souviens pas exactement des dates ni de tous les établissements scolaires que j'ai fréquentés. Je sais toutefois que j'ai dû reprendre ma 9e ou ma 10e année, ce qui explique pourquoi j'avais un an de plus que mes camarades de classe par la suite.

Mes souvenirs sont vagues, mais je crois avoir passé deux ou trois ans dans un couvent situé sur la rue Rideau, où j'aurais fait mes 9e et 10e années. J'ai peut-être repris l'une de ces années entre 1961 et 1964, alors que j'avais entre 13 et 16 ans.

J'ai ensuite passé une année dans un couvent à Rockcliffe Park, probablement entre 1964 et 1965, alors que j'avais 16 ou 17 ans. Durant cette période, ma mère a été hospitalisée pour un grave virus, mais je ne l'ai appris que beaucoup plus tard.

Par la suite, j'ai fréquenté une école secondaire catholique francophone appelée Notre Dame Secondaire, située au 1480, chemin Heron (campus français). Il est possible que j'y aie étudié jusqu'à deux ans, entre 1965 et 1968, alors que j'avais 17, 18, 19 ou 20 ans.

Je ne me souviens plus si j'ai été retirée de cette école à Pâques 1967 ou à Pâques 1968 pour donner naissance à mon bébé durant l'été suivant. Si c'était en 1967, j'aurais été en 11e année et j'aurais eu 19 ans. Si c'était en 1968, j'aurais été en 12e année et j'aurais eu 20 ans.

Lorsque je suis tombée enceinte

Je ne me souviens pas si je suis tombée enceinte à l'automne ou à l'hiver 1966 ou 1967. Mes parents m'ont retirée de l'école secondaire au printemps suivant, autour de Pâques, et j'ai donné naissance à mon bébé durant l'été 1967 ou 1968.

L'année où j'ai quitté l'école secondaire Notre-Dame est aussi celle où j'ai accouché. Je n'ai donc pas terminé ma 13e année. J'étais soit en 11e, soit en 12e année lorsque je suis tombée enceinte.

Les archives de mon école secondaire indiquent qu'une élève du nom de **Marguerite Mayer** était inscrite durant l'année scolaire 1967-1968. À l'époque, je n'avais aucune cousine, sœur ou amie portant ce nom de famille. Il est donc possible que ma mère ait utilisé ce nom dans les documents d'adoption qu'elle a signés sans mon consentement plus tard cette année-là.

Même à 19 ou 20 ans, personne ne m'avait jamais expliqué comment on faisait un bébé. Je ne comprenais absolument pas ce que signifiait être enceinte. À cette époque, j'ai subi des gestes déplacés de la part d'un ou deux garçons de mon âge, mais je n'avais jamais consenti à ce que quelqu'un me touche. Malheureusement, je ne me souviens pas de leurs noms. J'étais très jeune et naïve.

Lorsque mon père a appris ma grossesse, il a menacé de me donner un coup de pied dans le ventre, mais ma mère l'en a empêché. Durant les premiers mois de ma grossesse à la maison, j'ai

été transférée de la chambre que je partageais avec ma sœur à ma propre chambre, qui était auparavant celle de mon frère puisqu'il venait de quitter la maison.

Comme j'étais enceinte et non mariée, **ma mère, Lucille Mayer (née Gagné)**, a communiqué avec un prêtre dominicain qu'elle connaissait, **Marcel-Marie Desmarais**. Ensemble, ils ont décidé de faire adopter mon bébé sans mon consentement.

Beaucoup plus tard, ma sœur aînée a fait des recherches sur ce prêtre. Il était né le 6 avril 1908 à Montréal. Il était le fils de Rose Mayer et de Charles Desmarais; il était donc peut-être apparenté à mon père, **H. Mayer**.

Le père Desmarais a fait ses études primaires auprès des Sœurs de la Providence, à Montréal, puis a obtenu son diplôme du Collège des Jésuites Sainte-Marie (selon un article paru dans *La Presse* le samedi 16 juillet 1995).

D'après Wikipédia, il était écrivain, prédicateur et animateur québécois. Membre de l'Ordre dominicain catholique romain, il s'était fait connaître grâce à ses livres populaires et à ses émissions de radio et de télévision, notamment à CKAC et à Radio-Canada. Il a également vécu à Ottawa, où il enseignait comme prêtre dominicain.

Ma mère et Marcel-Marie Desmarais ont donc organisé l'adoption. Il est décédé en 1994 et ma mère en 2005.

Je me souviens que je voulais terminer mon année scolaire et que j'en avais fait la demande. C'était au printemps de ma 11e ou de ma 12e année. Ma mère m'a toutefois annoncé qu'elle me retirerait de l'école avant la fin de l'année. Elle m'a acheté un costume que je devais porter à l'école pour cacher ma grossesse jusqu'à mon départ, vers Pâques.

Elle m'a ordonné de n'en parler à personne. Elle disait que si les gens l'apprenaient, ils ne m'aimeraient plus et ne me parleraient plus, même mon propre frère et mes sœurs. J'ai obéi et je n'ai raconté ce qui m'était arrivé à personne pendant de nombreuses années. J'avais peur et je ne comprenais pas ce qui se passait dans mon corps.

Ma mère a dit à mon frère et à mes sœurs aînés qu'elle m'emmenait en vacances durant l'été. Je n'ai pas passé mes examens finaux cette année-là. Toutefois, ma mère m'a confirmé que j'avais terminé ma 12e année, puisque j'avais obtenu de bonnes notes jusqu'à Pâques, au printemps 1967 ou 1968.

Quelques années plus tard, au début de la vingtaine et après mon mariage au début des années 1970, j'ai terminé mes études secondaires. J'ai ensuite obtenu mon brevet d'enseignement ainsi qu'un certificat en éducation de la petite enfance.

Emmenée à Montréal

Un jour, en avril, mai ou juin 1967 ou 1968, alors que j'avais 19 ou 20 ans, j'étais à la maison, sur le chemin Abbey à Ottawa, lorsqu'une fourgonnette est arrivée. Au moins trois religieuses se trouvaient à bord et les fenêtres étaient recouvertes de rideaux.

Ma mère m'a dit de partir avec elles pour Montréal, où l'on prendrait soin de moi. Elle m'a promis qu'elle viendrait me voir et m'apporterait une perruque pour que les gens ne me reconnaissent pas lorsque je sortirais.

Je ne sais pas avec certitude si nous sommes réellement allées à Montréal, puisque je ne pouvais pas voir à l'extérieur de la fourgonnette. C'est toutefois la destination qu'on m'avait indiquée. Une fois sur place, j'ai aperçu les bâtiments de l'Expo, ce qui me porte à croire que j'étais bien à Montréal. Je ne sais cependant pas si c'était en 1967, l'année de l'Expo, ou en 1968 l'année après.

À notre arrivée, les religieuses m'ont conduite dans un bureau où j'ai rencontré ma mère et Marcel-Marie Desmarais. On m'a forcée à signer des documents. Ensuite, on m'a amenée dans une maison à proximité, où je devais vivre avec un couple jusqu'à la fin de ma grossesse.

Je me souviens que c'était le printemps. Ma mère m'avait dit — ce qui était peut-être faux — que la femme était modiste et que son mari était anesthésiologiste.

Je me souviens avoir passé de longues périodes seule dans cette maison. Je préparais mes repas, prenais des bains dans une baignoire sur pattes et feuilletais les livres de la bibliothèque située dans le bureau. Je ne sais toujours pas où se trouvait cette maison, mais je me souviens très bien de son aménagement intérieur.

Pendant que je vivais chez ce couple, ils m'ont emmenée dans un chalet à Kamouraska, de l'autre côté du fleuve Saint-Laurent, pour quelques jours ou quelques semaines durant l'été. Je me souviens avoir dû porter une perruque lorsque je marchais sur une plage près du chalet.

Je me demandais pourquoi j'étais seule et pourquoi personne de ma famille ne venait me voir ou m'offrir du soutien.

À mon retour dans leur maison en ville, que je crois située à Montréal, j'y suis restée jusqu'à la fin de ma grossesse, pendant au moins deux ou trois mois.

Durant cette période, je crois que ma mère habitait quelque part à proximité, à Montréal, puisqu'elle est venue me chercher à quelques reprises pour aller marcher. Je me souviens avoir vu les installations de l'Expo, mais je ne sais pas si c'était durant l'Expo 67 ou l'année suivante, en 1968. Je me souviens d'un pavillon où il y avait très peu de visiteurs.

Mes souvenirs sont très vagues, en raison du peu d'informations qu'on m'avait données et du traumatisme que je vivais à l'époque.

Ma mère m'avait dit que dès que je ressentirais des douleurs au ventre, je devais appeler un taxi. J'ai fait ce qu'elle m'avait demandé. J'ai remis au chauffeur l'adresse inscrite sur un bout de papier qu'elle m'avait donné.

Il m'a conduite à un hôpital. On m'a toutefois expliqué que ce n'était pas l'endroit où la plupart des mères célibataires accouchaient, car ma mère et le père Desmarais voulaient s'assurer que l'adoption ne puisse pas être retracée. Il s'agissait peut-être d'un hôpital catholique, mais je ne sais ni lequel ni où il se trouvait.

Ma mère m'a rejointe à l'hôpital. Elle a rempli tous les documents et il est fort possible qu'elle n'ait pas utilisé mon véritable nom, de peur que quelqu'un découvre un jour ce qui s'était passé et que notre nom de famille soit déshonoré.

Donner naissance

Le moment est arrivé et j'ai fait ce qu'on m'avait dit. Je crois avoir accouché durant l'été, en juin, juillet ou août 1967 ou 1968.

Une fois à l'hôpital, je ne me souviens pas de l'accouchement lui-même. Je me souviens toutefois m'être réveillée et avoir constaté que le lit à côté du mien était vide.

Une infirmière est entrée et a déposé un bébé emmailloté sur le lit. Quelques instants plus tard, j'ai entendu une autre infirmière crier : « Elle n'a pas le droit de voir le bébé! » Le bébé a alors été rapidement emporté hors de la chambre.

J'étais dévastée. Je n'ai jamais pu prendre mon bébé dans mes bras ni même voir s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille.

Mes souvenirs sont extrêmement flous. Je crois qu'on m'avait administré des médicaments ou que j'étais tellement traumatisée que je n'arrive tout simplement pas à me rappeler de nombreux détails.

Le jour même de l'accouchement ou le lendemain matin, ma mère est venue me chercher. Elle m'a dit que mon bébé serait adopté par une bonne famille.

Je ne me souviens pas d'avoir signé quoi que ce soit. Je me rappelle vaguement avoir vu ma mère signer des documents, qui étaient peut-être les papiers d'adoption. Si ces documents existent encore, je ne sais pas quel nom elle aurait utilisé. Il est tout à fait possible qu'elle ait inventé un nom.

Les documents d'adoption pourraient avoir été signés sous l'un des noms suivants :

- Mon nom complet ou partielle : Marie Berthe Cécile Danielle Mayer;
- Marguerite Mayer, le nom qui apparaît dans les archives de mon école secondaire pour l'année scolaire 1967-1968;
- Le nom de ma mère : Lucille Mayer (née Gagné);
- Ou encore le nom du prêtre : Marcel-Marie Desmarais.

Après avoir signé certains documents, ma mère et moi avons quitté l'endroit où j'avais accouché. Elle m'a ensuite conduite devant une maison de banlieue d'un seul étage. Elle m'a obligée à entrer seule pendant qu'elle attendait dans la voiture.

À l'intérieur, j'ai aperçu des berceaux vides dans plusieurs pièces. Ma mère m'a expliqué que c'était là que mon bébé serait placé en attendant son adoption.

Selon les recherches en ligne effectuées par ma fille, il est possible que j'aie accouché dans l'un des établissements catholiques suivants : **l'Hôpital de la Miséricorde, le Centre Rosalie-Jetté, la Villa Saint-Michel ou le Pavillon Jetté**.

Il est également possible que mon bébé ait été amené dans une pouponnière ou une maternité, comme celle dont ma mère m'avait parlé après l'accouchement et qui s'appelait **la Crèche d'Youville**.

Si ces bâtiments existent encore, j'aimerais beaucoup les visiter un jour. Peut-être que certains souvenirs me reviendraient en les voyant (j'habite maintenant en Colombie-Britannique).

Après avoir visité cette maison de maternité vide, je suis retournée en courant à la voiture, complètement bouleversée. Ma mère m'a ramenée à Ottawa.

Je me souviens d'avoir pleuré et d'avoir été profondément dévastée. Ma mère refusait de m'expliquer ce qui s'était passé et me répétait plutôt que je devais tout oublier.

De retour à Ottawa

À mon retour à Ottawa, mes parents ont déménagé dans une maison située sur le croissant Amberdale.

J'ai obéi et je n'ai jamais raconté à personne ce qui s'était passé, par peur des conséquences. J'étais en colère et triste, mais incapable d'exprimer mes émotions. Je me sentais complètement engourdie.

Ma mère m'avait dit que si j'en parlais à quelqu'un, les gens ne m'aimeraient plus et ne me parleraient plus, même mon propre frère et mes sœurs.

J'ai donc continué ma vie en portant les profondes blessures de cette expérience. Au lieu de retourner à l'école secondaire Notre-Dame, située tout près de chez nous, pour terminer ma 13e année, je me suis inscrite dans une école de secrétariat, possiblement le Collège Larocque-Lafontaine, où j'ai étudié la sténographie.

Quelques années plus tard, au début des années 1970, j'ai finalement raconté à mon frère et à mes sœurs ce qui s'était passé. J'en ai ensuite parlé à mon futur mari, environ un an après notre mariage.

Après mon mariage, j'ai terminé mes études secondaires et obtenu mon brevet d'enseignement. J'ai eu deux autres enfants et j'ai enseigné dans des écoles publiques ainsi que dans des écoles Montessori.

Après la naissance de mon fils, en 1974, j'ai décidé de consulter un psychiatre. J'ai poursuivi cette démarche pendant cinq ans.

Je ne me sentais pas comprise, en partie parce que mon psychiatre était un homme qui n'avait pas vécu l'expérience de perdre un enfant de cette façon. À l'époque, cette démarche ne m'a pas aidée à composer avec mes émotions ni à retrouver les souvenirs que j'avais enfouis.

J’ai plutôt choisi de transformer la profonde tristesse et le sentiment de perte que je ressentais en amour et en dévouement envers mes deuxième et troisième enfants. Je suis également devenue passionnée par l’éducation de la petite enfance et par la pédagogie Montessori.

Mon fils est né en 1974 et ma fille en 1980. Dans les années 1990, alors qu’ils étaient adolescents, je leur ai raconté mon histoire et leur ai parlé de mon premier bébé. Ils m’ont toujours apporté beaucoup de soutien.

En 1992, je me suis remariée. J’ai aujourd’hui un mari qui me soutient énormément et avec qui je partage une belle vie. J’entretiens également de bonnes relations avec tous mes frères et sœurs.

Mes deux parents sont décédés, l’un en 1982 et l’autre en 2005. Même si j’ai pu maintenir une relation avec eux, ma mère a refusé, jusqu’à la fin de sa vie, de me donner, ainsi qu’à mon frère et à mes sœurs, quelque renseignement que ce soit qui aurait pu m’aider à retrouver mon enfant.

Il y a environ huit ans, mon fils m’a offert un test d’ADN d’Ancestry. Ce cadeau m’a donné le courage de commencer à raconter mon histoire.

J’ai alors communiqué avec le Mouvement Retrouvailles, mais on m’avait dit à l’époque que les dossiers d’adoption n’étaient pas accessibles. Je suis toujours membre aujourd’hui et si vous voulez me contacter, SVP contactez Christine Fortin au Mouvement Retrouvailles.

Cette année, j’ai eu la chance extraordinaire de rencontrer une *search angel*, une personne qui aide bénévolement les gens à retrouver leurs proches grâce à la recherche généalogique et aux tests d’ADN. C’est elle qui m’a informée des changements apportés aux lois concernant les dossiers d’adoption.

Ma fille a également soumis son ADN dans l’espoir de retrouver son demi-frère ou sa demi-sœur.

De mon côté, j’ai récemment soumis mon ADN à d’autres bases de données, notamment 23andMe. J’ai également renouvelé mon adhésion au Mouvement Retrouvailles et j’attends avec impatience du ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec (CIUSSSCN – Santé Québec) afin d’ouvrir mon dossier.

Pourquoi est-ce que je raconte mon histoire?

Je raconte mon histoire parce que j’aimerais savoir si mon enfant a eu, ou a encore, une belle vie.

S’il ou elle est toujours en vie, j’aimerais savoir si cette personne souhaiterait me rencontrer. Je tiens toutefois à préciser que je n’ai absolument aucune attente envers il ou elle et que je respecterai entièrement leur décision.

J’aimerais simplement lui raconter ce qui s’est réellement passé et lui expliquer pourquoi il ou elle a été confié(e) à l’adoption. J’aimerais pouvoir le ou la serrer dans mes bras et lui dire à quel point je suis désolée de n’avoir jamais eu la possibilité de prendre une décision éclairée concernant son avenir.

Je pense à mon enfant chaque jour depuis sa naissance.

Si cette personne est toujours en vie, il ou elle aurait environ 60 ans aujourd'hui. A-t-il/elle une famille? Des enfants? Je veux qu'il/elle sache qu'il/elle a une famille aimante qui serait heureux.se de faire leur connaissance et de l'accueillir, si il/elle le souhaite. Il/Elle a notamment un frère, une sœur, des tantes, un oncle, une nièce et des neveux.

J'ai maintenant 78 ans et j'aimerais profondément savoir ce qu'est devenu mon premier enfant. Cette personne n'a jamais quitté mes pensées.

Mon cheminement vers la guérison

Aujourd'hui, je poursuis un cheminement vers la guérison grâce à un programme auquel je participe depuis de nombreuses années.

J'ai retrouvé mon estime personnelle et je travaille fort pour affronter mes peurs, avec l'aide de ma puissance supérieure et d'amis qui partagent mes valeurs et mon cheminement.

Le parcours n'a certainement pas été facile, mais je suis aujourd'hui très fière du chemin parcouru et de tout ce que j'ai accompli.

J'arrive maintenant à vivre une vie remplie d'amour et de spiritualité, tout en accueillant les émotions que j'avais longtemps refoulées. Cette petite voix intérieure qui m'habite m'aide aujourd'hui à aimer la personne que je suis devenue.

Je sens que je fais partie de quelque chose de plus grand que moi.

Je suis profondément reconnaissante envers ma famille et mes amis qui m'encouragent et me soutiennent dans mes démarches pour retrouver mon enfant.

Je vous laisse avec des photos dans l'espoir que quelqu'un reconnaisse des ressemblances familiales avec moi, mon fils Christian ou ma fille Élise.

Merci d'avoir lu mon histoire.



Danielle et Christian, Ottawa 1974



Christian, Danielle, Elise, Ottawa 1982



Elise et Christian, Ottawa 1986



Christian, Danielle, Elise, 1996



Danielle, Elise, Christian, 2025



Elise, Danielle, Christian, 2026



Elise, Danielle, Christian, 2026